



# Clivage ontologique et comportements abstraits

Dr Jean Morenon

Ce texte destiné à la formation continue regroupe, dans ce but, le contenu de pages présentées séparément dans le site.

## Sommaire :

- I - Les sources : *les auteurs, l'autonomie des facteurs antagonistes.*
- II - Des conflits externes et internes : *vie quotidienne, vie sexuelle...*
- III - Le statut de l'objet et la fonction nominative : *la formation de l'objet.*
- IV - Retour au parler nounou. *Le discours amoureux.*
- V - La différence des sexes : *procès métaphorique et pouvoir de l'esprit.*
- VI - Comment échappe-t-on à la psychose ?
- VII - La conviction dissidente.
- VIII - LE DISCOURS SCIENTIFIQUE OU L'IMPUDEUR MEDICALE.

## I - Les sources

A) Le concept fondamental réside en la **bipolarité contigu-similaire**. Les racines remontent à **Aristote** qui avait distingué, à propos de la mémoire, les associations par similarité, par contiguïté et par contraste (assimilé à la similarité).

B) Un développement récent de ces notions passe par la linguistique. Pour les linguistes le comportement verbal, appelle les deux opérations de sélection et de combinaison par lesquelles : 1/ on choisit les mots ; 2/ on les assemble. **Kruzevski**, il y a plus de 100 ans, relie ces deux opérations à deux modèles de relations : il fonde la sélection (choix) sur la similarité, la combinaison (assemblage) sur la contiguïté".

Le concept aristotélien gagne en généralisation et la construction linguistique doit se comprendre selon des processus plus vastes dérivés de la rhétorique.

C) Ceci conduit Jakobson (années 60) à préciser une structure bipolaire du langage. Un **clivage** contigu/similaire déborde largement la parole et concerne le vaste domaine des sciences de l'homme. Il recourt à des arguments tirés de la psychologie clinique ([test du mot-stimulus "hutte"](#)) et aussi de la neuropathologie avec l'étude des [aphasies](#).

Le **trouble de la similarité** rend compte des aphasies sensorielles (du type **WERNICKE** pour les neurologues). Dans ces affections il note que la contiguïté détermine tout le comportement verbal : la capacité de sélection (similarité) est fortement atteinte mais le pouvoir de combinaison est, quant à lui, au moins partiellement conservé.

- le patient auquel on présente une boussole répond : *oui, c'est un ... Je sais de quoi il s'agit mais je ne peux pas me rappeler l'expression technique ... oui ... La direction .... Pour indiquer la direction ... Une aiguille aimantée indique le Nord.*

- A l'inverse, les aphasies dites motrices (dites de **BROCA**) se révèlent être un **trouble de la contiguïté**. Le sujet perd la capacité de former des propositions. Le contexte (la connectivité) s'effondre mais les mots résistent. Le style devient télégraphique. Le mot devient la seule unité linguistique préservée. Le patient ne peut plus les combiner en phrases. La perte des mots relationnels et la désintégration de la configuration syntaxique conduisent à "l'agrammatisme".

**Jakobson** impute le fonctionnement linguistique à un jeu interactif où **s'articulent les deux fonctions de sélection et de combinaison dans la constitution des unités linguistiques de différents rangs :**

a) Au niveau du signe, on observe que les mots sont constitués de phonèmes sélectionnés et combinés en un tout.

b) Le double caractère se retrouve au niveau d'unités linguistiques élargies, également codées sous contrainte. Ce sont des règles qui codifient la construction des phrases, qui constituent elles-mêmes le contexte des mots. Ces règles ont la caractéristique d'un code (similarité) et régissent la combinaison des unités significantes plus petites.

c) L'auteur perçoit que, au-delà de la phrase, l'énoncé obéit à la même bipolarisation qui le constitue en son sens.

d) Les unités sémantiques réelles ou virtuelles obéissent à des lois comparables qui ne sont plus grammaticales mais d'essence psychosociale. Nous touchons ici au courant de pensée qui relie Jakobson au structuralisme.

Cet auteur ne fait pas que relayer un savoir et le mettre à jour :

Il introduit la notion de "**comportements abstraits**". Ainsi sélection/combinaison deviennent des opérations de l'esprit qui gouvernent les relations avec le réel et gèrent aussi la réalité sémiotisée.

D) **Morier** propose une salutaire avancée clarificatrice. Il remarque que la similarité n'est pas une fonction, mais un état, une qualité, un rapport. Il appelle **comparativité**, l'activité mentale procédant à la comparaison de deux ou plusieurs réalités. Plus précisément, c'est l'activité mentale par laquelle l'esprit procède à l'abstraction des caractères communs entre une ou plusieurs réalités présentes à la pensée.

Il appelle **connectivité** "*l'activité mentale qui, après avoir reconnu l'existence d'une contiguïté de sens, de situation (temporelle ou spatiale) ou encore de destination, entre deux ou plusieurs réalités, les unit dans un rapport de coordination ou de subordination, ou de correspondance*" c'est-à-dire dans une unité fonctionnelle.

Là encore **Morier** appelle à distinguer *état, fonction ou qualité*. Par cette faculté l'esprit humain procède à deux opérations importantes :

- soit il discerne l'activité des liens de dépendance ou d'interdépendance dans deux ou plusieurs réalités perçues comme distinctes et les connaît comme parties d'un même ensemble,
- soit il installe ces réalités en un ensemble commun (un mot par exemple, ou une fratrie). La notion de combinaison recouvre une capacité de décomposition-recomposition du réel dans ses assises biologiques, mais également de la réalité mise en signes.

**Morier** met donc en évidence deux facultés maîtresses de l'esprit humain :

#### **La comparativité gouverne :**

- La similarité qui est un état ou un rapport de ressemblance.
- La sélection qui est l'opération par laquelle l'esprit choisit et discerne les ressemblances et dissemblances.
- Tout système codé lui est assujetti et donc l'action linguistique.
- La métaphore qui est l'abstraction de caractères communs entre deux réalités.

#### **La connectivité gouverne :**

- La contiguïté qui est un état ou un rapport de coexistence fonctionnelle.
- La combinaison qui est une opération de décomposition recomposition d'une unité fonctionnelle, linguistique ou extralinguistique.
- La métonymie qui traduit dans le langage les rapports extralinguistiques.

2300 ans après **Aristote** apparaissent quelques acquis, certes clarificateurs, mais qui

ne sont, au fond, qu'une lecture développée de concepts initiaux où se rejoignent la linguistique et la rhétorique.

L'intérêt serait relatif pour nos disciplines si un ethnologue, élève de **Lévi-Strauss** et très proche de **Lacan**, n'avait repris ces concepts sur le terrain de l'anthropologie. Ce chercheur, **Lucien Sébag**, explore les modalités de dévoilement du réel et d'intégration à la pensée selon les cultures. Il relève ici l'omniprésence des deux procès antagonistes que l'on vient d'évoquer et qu'il désigne par convention "métonymique" et "métaphorique". Leurs critères de pertinences sont :

- **l'action réelle**, congruente à la contiguïté ;
- **l'action linguistique** congruente à la similarité et pour lesquelles il n'est rien de réel à l'origine.

L'apport capital est la mise en évidence du **caractère oppositionnel et mutuellement exclusif des deux procès** (phénomène auquel les humains se heurtent à chaque instant mais qu'ils semblent n'avoir jamais identifié).

*La quête de l'humanité*, dit l'auteur, se caractérise par une **"intérieurisation et (une) métaphorisation progressive de l'ensemble des êtres avec lesquels les hommes sont en relation"**. Cette métaphorisation progressive est le fruit d'une série de crises et de ruptures portant sur des relations métonymiques préexistantes.

Il résulte que :

- des êtres contigus (faisant partie d'un même ensemble) **ne doivent pas être semblables**, au risque de crise ; ainsi, "On n'imité pas les dieux" ;
- des êtres devenus semblables **doivent s'éloigner** et rompre leur contiguïté ;
- cette nécessité survient régulièrement en des moments décisifs de leur développement ; on perçoit, dans cette exclusion des contacts du même au même, le fondement des règles d'exogamie.

C'est donc au prix de **crises subversives**, au rang desquelles on reconnaîtra quelque chose qui ressemble à la crise oedipienne, que **des rapports de similarité se substituent aux rapports de contiguïté qui unissaient précédemment les termes en cause**.

Des ratées existent qui seront pour nous d'un grand intérêt. Métaphore et métonymie (autrement dit similarité et contiguïté) ne doivent être substituées l'une à l'autre ni appliquées de façon inadéquate à un élément du réel, au risque de subversion assortie d'anomalies du langage.

Si l'imitation est congruente à la métaphore, chacun peut comprendre que : si l'imitation du terme supérieur, parent ou héros civilisateur, est nécessaire à

l'assimilation des formes et des normes d'identification, cet accès à la métaphore se fait sur le terrain de la contiguïté sociale ou familiale qui est antagoniste. À terme, afin d'éviter le contact du même au même et la pérennisation de la crise il est pour solution :

- de rompre la contiguïté,
- ou d'altérer la ressemblance.

Autrement dit, la distance ou la castration, toujours assorties de crise, départ, abandon, mort ou, au minimum, perturbations linguistiques.

Nous reconnaissons les termes de l'antagonisme omniprésent qui interdit la contiguïté à deux être ayant des critères de ressemblance ou qui **contraint à l'éloignement** deux êtres devenant semblables (exogamie).

Sur cette dichotomie contigu-similaire, l'auteur s'attache à faire la preuve de l'antagonisme entre **l'action réelle** qui ressortit à la contiguïté (on fait manger l'enfant : *une cuillère pour papa...*) et **l'action linguistique** qui ressortit à la similarité (*mange ! seul, mais comme un grand*).

Dès lors le recentrement sur ce clivage ontologique revient à remettre une pyramide sur sa base et projette un éclairage inédit sur des processus aussi importants que les règles de l'aménagement social, la loi, les transmissions (et les non transmissions) du savoir...

**Mais la norme est la conjonction et non la disjonction, l'homme a besoin des deux : des actes linguistiques et des actions réelles.** Il doit synthétiser la diversité du réel : il y parvient par la médiation du symbole car **le pouvoir humain véritable réside dans la symbolisation** (Sauf lorsque cela est impossible, comme dans la rencontre sexuelle qui appelle des solutions spécifiques, au premier rang desquelles des déformations linguistiques).

Nous avons tôt fait de côtoyer des principes fondamentaux de la psychanalyse mais cette voie d'exploration rencontre un problème de taille qui est **l'autonomie de ces facteurs d'opposition** ainsi mis en évidence.

**Jakobson**, on l'a vu introduit la notion de "**comportement abstraits**". Il faut observer que ces "**attitudes psychiques**" qui déterminent le sort des pulsions et des conduites instinctuelles n'ont pas le caractère concret de ces pulsions, des instincts, comme des désirs et des craintes qui leurs sont annexés. Elles ne participent pas de leur nature.

Ces facteurs sont étrangers au caractère concret attribué aux forces agissantes du psychisme ayant une représentation mentale. Les affects, les perceptions, les activités et les souvenirs s'offrent à l'expérience et au regard scientifique avec des matériaux et un contenu sur lesquels se bâtissent les diverses théories

psychologiques, analytiques ou non.

Il n'est rien de comparable dans le domaine des facultés de connectivité et de comparativité, qui sont des modalités et en autonomie totale par rapport aux affects comme elles le sont par rapport aux perceptions, aux souvenirs aux contenus cognitifs et aux activités.

**La voie de la psychanalyse** se trouve donc encombrée par une hétérogénéité des facteurs d'opposition qui ne lui est pas familière. Tout concourt à l'homogénéité dans la théorie freudienne. Les désirs et leurs frustrations sont de même nature, comme le ça et le surmoi, les pulsions et les forces répressives et enfin l'instinct de vie et l'instinct de mort. Pour **Lucien Sébag** le décryptage de l'hétérogénéité devrait être un préalable à toute démarche interprétative. Et l'on notera que cette approche ne s'oppose à rien et peut accueillir toute approche psychanalytique ou non.

**La voie de l'ethnographie**, de son côté présente le problème non résolu de la transposition dans une autre culture. Mais surtout l'ethnographie travaille sur des unités déjà pourvues de sens.

La métonymie est une contiguïté retrouvée mais par le moyen du langage, donc par celui de la métaphore (= similarité). Le concept de métonymie, inclut donc la métaphore et contient une contradiction interne qui est justement le tabou de l'inceste. La prise en compte de la métonymie comme telle, implique que l'on se trouve en deçà de ce tabou, en particulier dans l'étude du mythe, puisque celui-ci opère sur des unités déjà pourvues de sens. L'échec relatif du structuralisme sur le plan de l'adéquation au freudisme n'a semble-t-il pas d'autres causes que la méconnaissance de la contradiction interne du concept qu'elle utilise, puisque le clivage est interne à l'instrument d'analyse. L'exemple du trotteur que nous verrons plus loin nous permettra de situer ce problème.

À mi-chemin entre les deux, en se détachant du contenu significatif pour se concentrer sur la structuration, nous interrogerons des faits de la vie quotidienne. Ils s'y dissimulent des clivages qui contraignent en permanence l'humanité **à gérer la ressemblance dans la contiguïté**, ou vice-versa.

À travers des phénomènes mineurs nous découvrons un **antagonisme constitutif de l'ordre humain** qui gouverne les rapports que l'homme entretient avec soi-même, avec le social et avec son cosmos.

## II - Des conflits externes et interne

### Ne pas ressembler au mouton d'à côté

Un regard sur la vie moderne va nous servir d'introduction aux faits concrets : lorsque architectes et urbanistes ont voulu en mieux connaître le contexte, ils ont noté la prévalence d'un grand désir d'intégration de l'être dans la communauté. Ce désir s'exprime par la valorisation quasi-unanime de certains critères de modernité et de progrès, par la volonté d'y accéder, par un besoin de reconnaissance et de participation à la vie collective, un désir de conformité... qui font déplorer une certaine tendance "moutonnaire".

Simultanément un fait est apparu aux chercheurs qui se résume ainsi : **si les humains "veulent à toute force s'intégrer au troupeau, ils ont horreur de ressembler au mouton d'à côté"**. La tendance moutonnaire a ses limites qui vont se révéler infranchissables dans la grande proximité. Chacun veut inscrire une différence là même où il se veut en accord avec la norme. Ce phénomène est :

- indépendant de son objet,
- et pèse de façon quasi totalitaire sur les conduites et la psychologie des êtres ; il en surdétermine, les comportements spontanés comme les sentiments intimes.

### Une méchante histoire de robe

Un autre exemple est assurément mieux connu des couturiers que des psychologues : qui ne souhaite être à la mode, et particulièrement dans la gent féminine ? Mais imaginons deux dames invitées à une même soirée et constatant qu'elles portent la même toilette ; nul n'ignore le déplaisir qu'elles peuvent ressentir. Hors des soirées mondaines, imaginons deux voisines de palier qui se rencontrent régulièrement portant deux robes identiques, celles-ci seront vite délaissées par l'une et par l'autre.

### stratégies commerciales

De façon plus rapprochée, la scène familiale n'échappe pas au processus : il est rare que l'on achète la même voiture que le voisin ou le beau-frère. Rassurons-nous, les grandes marques connaissent fort bien ce phénomène où s'exprime la problématique en cause :

- d'une part les constructeurs ont besoin de créer un effet de mode ; en flattant la tendance moutonnaire ils soutiennent l'intérêt du public pour un produit phare ;
- d'autre part, ils sont confrontés à cette irrémédiable tendance de leurs clients à ne pas imiter le mouton d'à côté, à ne pas lui ressembler.

Aussi les fabricants prennent-ils soin d'avoir plusieurs fers au feu soit en multipliant les options, les couleurs et les modèles afin que chacun personnalise son achat, c'est à dire introduise une différence. Autre précaution, ils s'assurent d'être présents sous plusieurs enseignes dans les circuits commerciaux. Ils nous accordent ainsi de ne pas faire le même choix de lessive que belle-maman (Quoi de plus dépressogène qu'un monde où il n'existe pas de diversification du choix !).

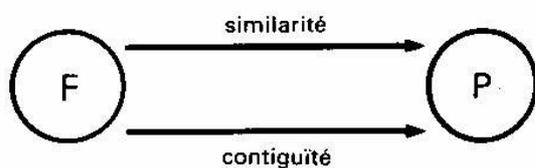
## La vie psychique

Ces faits seraient anecdotiques s'ils se résumaient à la réalité apparente. Ils deviennent riches d'enseignements si l'on prend en compte les réalités de la vie mentale. Sous les mêmes motifs de ressemblance dans la proximité, mais dans l'ordre psychiques, surgiront des crises et des oppositions non moins irréductibles.

Supposons qu'un mari veuille apprendre à conduire à son épouse. Mari et femme font partie d'un ensemble commun où les liens de proximité matérielle et morale sont nombreux, depuis la reconnaissance sociale de leur solidarité, jusqu'à l'intimité corporelle. Engagé dans l'apprentissage de la conduite, l'épouse devra reproduire les gestes, les connaissances et le savoir-faire de son mari. Il y a transmission de connaissances avec pour conséquence la constitution d'un rapport de similarité entre les conjoints dont les compétences deviennent identiques. Cela ne poserait évidemment pas problème si le modèle à imiter n'était le mari, c'est à dire la personne la plus contiguë, mentalement et physiquement.

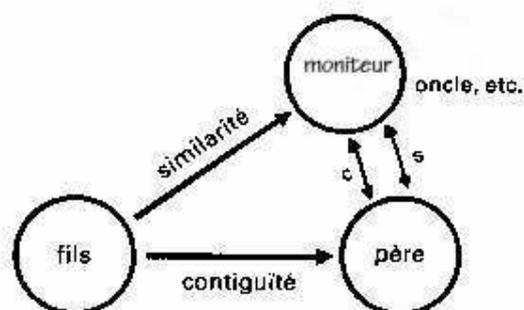
### *Les conditions de la crise :*

**En l'absence de tiers médian, la compétition des ordres contigu/similaire est génératrice de crise.**



### *Evitement de la crise :*

**On peut remplacer fils et père par époux et épouse. On voit que les axes contigu/similaire sont dissociés par la présence du moniteur ou de l'oncle, plus généralement de tout discours venant d'ailleurs.**



Il y a imitation dans la proximité. Nul n'ignore combien cette tentative d'apprentissage risque d'être tumultueuse. Mieux vaut utiliser les services d'un moniteur d'auto-école. Par ce recours à un tiers médian la proximité et la nécessité

imitative ne seront pas conjointes sur la même personne et le conflit contiguïté / imitation n'aura pas lieu.

On notera qu'**entre père et fils** le même problème de contiguïté familiale conduit aux mêmes effets. On perçoit alors que les rapports qui fondent, entre deux êtres, la qualité de père et la qualité de fils, débordent ces questions de conduite automobile pour entrer dans un champ plus vaste qui inclut la crise oedipienne : comment devenir père, et donc semblable au père, sur le terrain de la contiguïté familiale ?

### **Dans le processus amoureux**

Toujours dans la vie quotidienne, **l'acte amoureux** est un autre exemple de l'antagonisme dont nous parlons dans l'ordre acte corporel / acte linguistique. Il réalise physiquement une communication consciente, dont les fondements sont extérieurs au langage. Le langage n'est pas nécessaire au désir, mais un fait domine l'humaine condition qui est **la double rencontre du corps et de la personne de l'autre.**

La rencontre des personnes a besoin d'un langage. La parole d'abord soumise à certaines déformations s'efface tandis que les corps se rapprochent et que l'émotion érotique occupe le rang privilégié. Quant au geste érotique qui appelle et signifie le plaisir, il est aussi, un acte de communication. Mais celui-ci se confond avec le plaisir lui-même.

Est-il utile de préciser que la parole est exclue des moments les plus intenses de la contiguïté corporelle ? L'orgasme n'est pas le moment du bavardage. Les mots qui l'accompagnent sont répétitifs et incantatoires, simples gestes phoniques qui ne sont pas des paroles.

La jouissance est conditionnée par une sortie hors du langage.

Chez l'individu doté de parole, les deux ordres de communication s'excluent mutuellement. Ainsi le mode verbal s'efface-t-il au fur et à mesure que s'enrichit le versant non linguistique, corporel, voluptueux de la rencontre. On peut voir à cela une raison précise : dans l'amour, la chose (substance) communicante et la chose (substance) communiquée (autrement dit signifié et signifiant) deviennent indistingables et ceci exclut l'émergence d'un sens. Nous reviendrons sur cette question.

[Note de JP Morenon: Voir la critique de cette thèse en fin de [l'article original](#)]

### III - Le statut de l'objet et la fonction nominative

Dans les commencements de la vie le **détachement des éléments du réel** et la formation des objets anticipe sur l'introduction du langage et sa fonction nominative. Cette étude contourne donc l'écueil rencontré par l'ethnographie qui ne peut opérer que sur des unités pourvues de sens. Elle constitue une des voies les plus éclairantes pour situer les facteurs antagonistes que nous venons d'évoquer et approcher leur nature.

#### L'objet : l'élément connectif extralinguistique

Un pas en avant est constitué par la vision freudienne qui pose, de fait, l'objet comme l'élément connectif entre la pulsion et sa satisfaction. Disons qu'**un élément distinct, requis par la pulsion, devient objet par le pouvoir qu'il aura d'affecter la réalité interne**. Sous cette condition, la **combinaison** d'une action réelle et d'un élément réel définit l'existence de l'objet. Elle constitue l'essence même d'une relation par contiguïté.

Cette contiguïté se définit ainsi : mode de relation sensible, qui passe par les sens (et non le sens), qui est susceptible d'être ressentie. C'est le pan sensualiste des conduites et impressions humaines.

Qu'il soit la mère, objet sexuel ou aliment, l'objet concerne l'être, ses désirs, ses pulsions, par un effet sans lequel il n'a pas d'existence : il est modificateur de la réalité interne du sujet.

#### Le rapport à l'objet dans l'acte alimentaire

L'acte alimentaire est la plus simple des illustrations. Il trouve son point de départ dans une "instance nécessitante interne" et affecte l'esprit et les conduites :

- l'**esprit** par un message appelé "faim",
- les **conduites**, par la mise en priorité de la quête d'aliments.

Si la faim indique un besoin nutritionnel et suscite la recherche adéquate, un biscuit peut être une réponse : il tire ses qualités du pouvoir nutritionnel que lui confère sa composition. Le biscuit, en tant qu'élément alimentaire se présente donc comme :

- une réponse à un besoin qui lui préexiste,
- et surtout comme un objet (agent) transformateur requis par ce besoin.

Si l'enfant dirige ses gestes vers lui, on remarque que le monde extérieur, et lui seul, peut apporter une réponse. Dans ce contexte on note sans mal que l'être détache du monde ce qui l'intéresse, ce qui est en son intérieur (*inter esse*).

Dans cette connexion entre la faim et l'objet, le biscuit est, selon la phrase classique, *ce par quoi la pulsion peut atteindre son but*. Les postulats logiques qui régissent l'émergence de l'objet sont ceux de la relation causale, autrement dit, ceux de la contiguïté.

### **L'objet : combinaison d'un élément réel et d'une action réelle**

Cet objet apparaît en tant que tel en conséquence de la faim. Il serait absurde de dire que le biscuit, combiné à l'acte de manger, fait apparaître la faim.

**biscuit + acte de manger =====> faim**

Là serait l'insensé (ou l'alcoolisme). Par contre, si l'on considère, en soi, le besoin de manger pour ce qu'il est : un phénomène concret, et donc la faim comme un élément du réel, on perçoit que c'est **l'expérience de la faim, combinée à celle de la manducation, qui confère au biscuit sa qualité d'objet**.

L'objet émerge donc du réel par la combinaison de la faim (la pulsion) avec l'acte de manger.

**faim + acte de manger =====> objet alimentaire (biscuit)**

Nous voyons là les caractères de la contiguïté accompagner l'émergence de l'objet par la combinaison d'un élément réel à une action réelle :

**élément réel (faim) + action réelle (manducation) ====> objet**

On peut conclure : est objet l'élément détaché de la réalité distincte (le monde extérieur) qui, combiné à une action réelle, affecte la réalité interne.

Mère ou Nature, l'espace maternel et l'univers des objets matériels émergent à la conscience selon une problématique entièrement gouvernée par un lien de contiguïté.

Nous constatons du même coup que les qualités bonnes ou mauvaises sont accessoires. Souvent mises en avant, non sans motifs, **elles s'effacent cependant devant les postulats logiques de la contiguïté**.

Cette manière de voir tire son intérêt de l'introduction ultérieure du deuxième mode de rapport au monde qui est **l'univers des signes**. L'opposition des deux systèmes se joue semble-t-il principalement au niveau de la bipartition des positions agent / patient. Elle peut trouver là son explication.

### **L'antagonisme agent / patient**

- la position de **patient psychologique** est celle où l'être en quête de transformation

interne, en appelle à la circonstance à laquelle il est assujéti (et qui est l'agent psychologique qui régle son plaisir et son déplaisir) ; c'est le nourrisson qui pleure à l'heure de la tétée ;

- la position d'**agent psychologique** définit l'être lui-même comme un élément transformateur actif sur cette circonstance et, du même coup, sujet psychologique de l'action ; c'est le bébé plus grand qui fait du tapage pour faire venir sa mère et donc lui commande.

Nous entendons ici le mot circonstance dans son sens premier, ce qui se tient autour : le contexte de la transaction.

### **Le revirement des positions**

Au début donc, le nourrisson qui a faim tend ses mains vers le biberon et crie. Dans ce geste phonique la mère perçoit l'indice que le bébé a faim (*On le sait, un indice n'est pas un signe ; il veut dire quelque chose pour celui qui l'observe et non pour celui qui l'émet*). On retrouve le nourrisson en position de patient assujéti à la circonstance.

Plus tard, donc, l'enfant peut crier **pour le motif de faire venir la mère**. Nous sommes en présence d'un **analogon** de comportement, en fait, l'usage détourné d'un acte corporel (geste phonique) : le cri. Celui-ci, dès lors, a valeur de signe et n'est plus un indice. L'enfant, même s'il n'imité que lui-même, entre dans un comportement actif, non sans l'intention de modifier le milieu qui l'entoure. Du même coup, **il se fait circonstance**. Ce cri n'est plus un geste phonique **mais a valeur de signifiant** (vocal et non encore verbal). Cet avènement implique un complet renversement des positions agent psychologique / patient psychologique.

### **Une histoire de trotteur**

Le corps à corps de l'enfant avec le monde se prolonge dans des activités motrices pulsionnelles. Un trotteur est proposé à l'enfant pour répondre à ce besoin. Peu importe qu'il ne soit pas un élément naturel : une connivence fonctionnelle préexiste, là encore, entre besoin et objet.

Le plus souvent, ce trotteur est un véhicule en miniature, TGV ou camion, par lequel il est incité à imiter l'adulte. Cet usage du trotteur, en tant que véhicule, induit un sens et fonde une relation d'un autre ordre : l'enfant se veut conducteur, en imitation de son père ou de sa mère ; il se fait alors lui-même circonstance. Vues sous l'angle du rapport agent/patient les positions sont évidemment inversées. L'exemple du trotteur nous aide donc à discerner **deux types de relations concurrentes sur le même objet : elles sont antagonistes et co-éternelles et on ne peut suspendre leur co-existence**.

- a) la première relation à décrire est celle d'une contiguïté induite par l'activité

motrice spontanée de l'enfant ; sa personne physique est gouvernée dans son agir par le trotteur dans sa configuration propre à laquelle il est assujéti en position de patient psychologique ;

- b) la deuxième est de l'ordre de la similarité ; les mouvements de l'enfant s'accordent à une imitation parentale par laquelle l'enfant donne un sens à ses actes. On peut ici parler de "signifiant"(saussurien).

Cette dualité rend compte d'une coupure où nous observons que :

- a) dans la première fonction, le sujet psychologique est la circonstance (le trotteur) ; la relation agent / patient s'y constitue comme suit :

**trotteur = agent \ \ enfant = patient.**

L'enfant est en rapport de contiguïté avec le trotteur.

- b) dans la seconde le sujet psychologique est l'enfant (qui se fait circonstance) ce qui sous-tend une relation inversée :

**enfant = agent \ \ trotteur = patient.**

L'enfant entre dans un rapport imitatif avec le terme supérieur (parent).

L'ambiguïté ontologique attachée à cette bipartition engendre la question suivante : **peut-on être simultanément agent et patient dans un même contexte ?** Nous soutenons l'hypothèse que cela est impossible à l'humain et que ce renversement génère un irréductible antagonisme.

La conjonction des deux procès sur le même objet est facteur de crise. Elle oppose des attitudes psychiques que l'on sait incompatibles et mutuellement exclusives comme l'avoir et l'être : **on ne peut tout à la fois être assujéti à la circonstance et être la circonstance, sur le même espace pertinent de socialité. Ou encore être imité et celui qui imite.**

Fruit de cette incompatibilité on observe le rejet de la relation primitive de contiguïté pure. Cette "mise sous séquestre" peut prendre diverses formes telles que la diabolisation, l'effacement de la mémoire, ce qui dans le jeune âge prend le nom d'amnésie infantile, et d'abord le refoulement. L'enfant n'a en effet pas le choix. L'enjeu est de taille, devant acquérir le langage, il doit écarter l'assujétissement à l'objet, sauf à s'enfermer dans l'autisme.

### Une conversion de finalité (le sort du sujet)

A travers cet objet intermédiaire, c'est le processus d'identification aux images parentales qui est en cause.

Mais le trotteur est appelé à être nommé. La nomination sanctionne le sens, ce qui n'est jamais anodin : ici, comme nous l'avons vu plus haut, ce sens "signifie" conduire une auto, segment d'une chaîne signifiante, pouvoir de l'adulte et, au-delà,

accès à la socialité.

Au bout du compte, l'acte corporel reste le même. Mais survient une conversion de finalité, à partir du moment où le trotteur, conçu pour satisfaire aux besoins pulsionnels neuromusculaires de l'enfant, devient une "auto". Par le pouvoir du Verbe (substance communiquée) le sujet de cet acte, promu conducteur existera à ce titre : il est présent dans la chaîne signifiante mais d'une certaine manière exproprié de sa personne première, définitivement perdue. Ce qu'exprimait avec précision une patiente schizophrène : *quand je parle, je sens que je perds quelque chose.*

**La contradiction est majeure vis à vis de la contiguïté maternelle. Car si la mère est omnicausale, pure contiguïté à l'origine, elle a aussi un rôle initiatique qui en fait le modèle imitatif privilégié pour l'acquisition de la langue, justement dite maternelle. La mère, qui apporte ce langage, sera un personnage avec qui la contiguïté pure, et d'abord sexuelle, devient définitivement prohibée.**

Séparé par la parole de la "continuité originare", l'enfant peut-il y renoncer, au risque de mettre en question son existence ? Mais, d'autre part, renoncer à l'acte imitatif, seule voie d'acquisition de la parole, c'est renoncer au Verbe. C'est se tenir hors de l'institution linguistique, du sens communiqué et communicable et de la socialité en général.

On perçoit ici le fondement d'une coupure qui a beaucoup interpellé **Lacan** pour qui *le mot est le meurtre de la chose*. Elle est précisément matérialisée par la barre saussurienne (entre subst. communiquée et subst. communicante) dont la consistance n'a fait que s'accroître depuis son introduction par le linguiste genevois comme simple commodité graphique.

### **Du trotteur à l'auto...**

On remarquera que la "prise de sens" s'effectue avant même le langage développé lorsque, le trotteur devient un véhicule miniature. "Prise de sens" et "action nominative" sont deux processus qui ne sont pas simultanés. Ils sont cependant congruents sous le primat de la similarité et donc nullement antagonistes l'un vis à vis de l'autre. Par contre, ils s'opposent l'un et l'autre et de la même façon à la catégorie ontologique de "l'objet trotteur", considéré dans son émergence originelle.

La psychopathologie met actuellement au premier plan ces aspects de l'introduction du langage. *Parler un jour*, pour **Lacan**, signifie qu'avant l'enfant ne parlait pas ; lorsque l'enfant se met à parler il abandonne tout vécu non verbal et non verbalisé. Ceci, dit l'auteur, est la fonction même du symbole qui nomme la chose tout en étant totalement différent d'elle : *toute relation médiate impose une rupture de la continuité inaugurale.*

L'hypothèse soutenue ne souffre pas de difficulté en regard de telles conceptions sauf à remettre la pyramide sur sa base : ce n'est pas l'introduction du symbole qui crée la coupure comme on pourrait le penser à lire Lacan. Tout au contraire, **c'est le clivage ontologique, autrement dit l'irréductible coupure contigu / similaire qui provoque la fixation sur un symbole**, élément ambigu en rapport de ressemblance partielle et en rapport de voisinage avec l'élément primordial.

### Quelques conséquences

Jusqu'au plein usage de la parole, le langage sera organisé par la mère, maîtresse des apprentissages, de telle sorte que deux registres successivement dominants, mais mutuellement exclusifs :

- le registre de la communication corporelle, affective et émotionnelle,
- le registre du langage,

s'enchaînent et se superposent chez les mêmes protagonistes.

#### *\* Le statut de mère*

Sur la base de cet antagonisme où le parler impose la perte par amnésie ou refoulement d'une certaine forme de communication pré linguistique (préonymique) avec la mère, l'enfant a le choix entre :

- le refus de la parole, qui conduit à l'autisme, ou à ses variantes à l'orée de la psychose ;
- ou le renoncement à la communication corporelle au bénéfice d'une parole qui ouvre sur une communication sociale.

Si la langue est une dotation maternelle, la mère sera un personnage avec qui la communication corporelle muette, et surtout la plus absolue, c'est-à-dire sexuelle, sera définitivement écartée. Le **tabou de l'inceste** se confirme donc comme un autre effet direct de l'exclusion mutuelle de deux systèmes de communication.

A rebours des apparences, c'est donc la dotation linguistique qui introduit la mère dans un statut de prohibition ; **le tabou de l'inceste ne se constitue donc pas en conséquence d'une entité mère, qui lui serait préexistante.**

Autre chose est considérer la fonction utérine de mère génitrice, autre chose est reconnaître le concept psychologique de mère activatrice de l'oedipe. En ce sens là, **est mère la personne qui** établit avec l'enfant la relation génératrice du tabou que l'on sait.

#### *\* L'oubli des souvenirs infantiles*

Bon ou mauvais objet, la mère est donc au coeur du mouvement contradictoire qui nous occupe.

Cette problématique génératrice de crises a ses corollaires : **le deuil, l'abandon, l'oubli qui recouvrent précisément la contiguïté originelle.**

Nous avançons l'hypothèse que **l'oubli des souvenirs infantiles** est la conséquence directe et, si l'on veut, la thérapie spontanée du "revirement" patient/agent, autrement générateur d'un processus dépressogène (déjà décrit) ou dissociatif inéluctable.

N'oublions pas en effet que l'objet premier ne peut pas disparaître. Du biberon ou du trotteur subsistent leur efficacité psychomotrice génératrice de jouissance. Faute de pouvoir l'annuler, l'enfant, s'il ne s'exclut du langage, "**mettra sous séquestre**" la partie non linguistique de sa propre existence et la pourvoira de substituts.

Le procédé le plus efficace paraît être **l'amnésie** qui remplit ici plusieurs fonctions. La période oubliée qu'elle recouvre, donne justement matière à thématiser l'inconcevable, c'est à dire la mort, dont elle représente le prototype dans l'histoire culturelle de tous les peuples.

La mise en perspective de la mort avec la période oubliée de l'enfance peut expliquer la fascination de ce "**Léthé primitif**" et certaines recherches paradoxales de la mort. On la voit à l'oeuvre, catalyseuse de toutes **les crises transformatrices, dont celles des adolescents** qui flirtent si volontiers avec elle.

La psychopathologie a reconnu depuis longtemps qu'au fond de la dépression il y a la jouissance, et pendant des décennies, des conduites thérapeutiques profondément régressives : **électrochocs et cures de Sackel n'ont-elles pas été amnésiantes en même temps qu'elles miniaturisaient de la mort.**

### ***Le "parler nounou" ou "baby-talk"***

L'enfant, et on le comprend, entre dans le langage avec beaucoup de prudence. Devant l'enjeu de la parole et le risque qu'il encourt à l'utiliser, l'enfant, assigné au langage, fait appel à une somme de stratagèmes que l'on pourrait imputer à un manque d'habileté verbale mais qui ont peut-être un tout autre sens.

Dans un premier temps l'enfant se gardera d'appliquer à l'humain sa capacité imitative : c'est l'objet ou l'être désigné qu'il imitera pour produire les premières formes énonçables ; ainsi le chien sera "**oua-oua**" et le trotteur dont nous parlions sera d'abord "**vroum-vroum**". L'enfant spécifie effectivement les objets par un énoncé imitatif mais nous sommes en présence d'onomatopées. À ce titre "**oua-oua**" et "**vroum-vroum**" font partie de ce qu'ils représentent : le chien, la voiture.

Il s'ensuit une longue période de "parler nounou" qui pourrait être celle de la

"ressemblance altérée".

R. Jakobson remarque justement, à propos des débuts du langage que *Chaque imitation nécessite un choix et donne lieu à un écart créateur par rapport au modèle*. Il remarque aussi que *le jeune locuteur introduit des modifications dans le modèle linguistique et s'en écarte souvent avec une obstination en s'opposant à toute tentative de correction*. Piaget rapporte la même observation sans en tirer de conclusions.

L'acte de parole n'est pas un geste phonique. *Il est de nature imitative et, à ce titre, il fait peser une menace de rupture sur les liens de contiguïté*. Cette menace s'accroît tandis que l'enfant améliore son énonciation. Mais ce parler nounou s'efface lorsque l'enfant se libère de la sphère maternelle à l'école maternelle et au contact d'autres locuteurs.

## IV - Retour au parler nounou

Il est des circonstances où l'humain doit faire le chemin inverse et aller à la rencontre d'une relation de contiguïté bien qu'adulte et en pleine possession de la parole ; nous ne serons alors pas surpris que cela se fasse au prix de certaines déformations linguistiques. C'est le cas de la vie sexuelle où avant de s'abolir, comme nous l'avons vu, le discours se modifie s'il ne se réduit au minimum.

### Les déformations verbales de la parade amoureuse

L'échange sexuel réunit les critères d'une contiguïté psycho corporelle parce **qu'il est action réelle combinée à un élément réel** : c'est pour cela qu'on peut parler d'objet amoureux ou sexuel. Mais, nous ne sommes pas des bêtes et notre parade amoureuse inclut langage. Nous voilà donc sur **la conjonction antagoniste de la parole et de l'acte corporel**.

Sur un tel sujet, l'investigation rencontre des difficultés, car nul ne consent à l'écoute ou à l'enregistrement de ses dialogues intimes, fut-ce aux fins louables de la recherche. Ce serait aller au devant d'un tabou qui prohibe toute communication de l'intimité sexuelle sur la scène sociale...

Toutefois l'expérience commune du discours amoureux révèle combien le message implicite doit se garder d'être trop clair, d'être explicite.

Ainsi la proposition d'aller "*dîner ensemble*", ou "*prendre un café à la maison*" intéresse les scientifiques parce qu'elle associe le déplacement (sur un autre motif de rencontre) et la condensation (avec l'offrande alimentaire commune à de nombreuses espèces animales).

Un rituel verbal conduit les amants à un ajustement réciproque des registres de communication jusqu'à la "sortie de la parole" nécessaire à l'étreinte.

Les seuls documents accessibles appartiennent à la fiction littéraire mais nous disent finement l'antagonisme du verbe et du contact :

*... Il sentait, à travers sa manche, la chaleur de son épaule, et il ne trouvait rien à lui dire, absolument rien, ayant l'esprit paralysé par le désir impérieux de la saisir dans ses bras...* (Maupassant. Bel ami).

Ou encore :

*Ils n'avaient guère échangé vingt paroles ..... quelques mots inutiles, ..... Il tenait toujours sa main, se demandant avec inquiétude par quelle transition il arriverait aux caresses.* (Maupassant. Bel ami).

Mais il faut bien se parler : dans ce dialogue de nouveaux mariés, l'aménagement de la communication porte non seulement sur l'énonciation, affectant le choix des mots et leur prononciation, mais encore sur l'énonciateur, montrant la nécessité d'isolants supplémentaires.

Il affectait de tenir ses mains sur ses genoux, comme les petits garçons bien sages. -- *Vous avez l'air niais, comme ça* --dit-elle. Il répliqua :--(..) *vous avez une expérience qui doit dissiper mon ignorance, et une pratique du mariage qui doit dégoûter mon innocence de célibataire, voilà, na !* Elle s'écria : -- *C'est trop fort !* Il répondit : -- *C'est comme ça. Je ne connais pas les femmes, moi, -- na, --(...) -- c'est vous qui allez faire mon éducation... ce soir -- na, -- et vous pouvez même commencer tout de suite, si vous voulez, -- na.* Elle s'écria, très égayée : -- *Oh ! par exemple, si vous comptez sur moi pour ça ! ...* Il prononça, avec une voix de collégien qui bredouille sa leçon :-- *Mais oui, -- na, -- j'y compte. Je compte même que vous me donnerez une instruction solide... en vingt leçons... dix pour les éléments... la lecture et la grammaire... dix pour les perfectionnements et la rhétorique... Je ne sais rien, moi, -- na. (...)* ! Il parlait maintenant avec des intonations d'acteur, avec un jeu plaisant de figure qui divertissaient la jeune femme habituée aux manières et aux joyeusetés de la grande bohème (...)(Maupassant. Bel ami).

Au long du texte apparaissent des propos allusifs, fertiles en sous-entendus. Nous citerons encore :

- *l'inversion* entre ignorance et expérience : *Vous me donnerez une instruction solide... Je ne sais rien, moi.*

- mais aussi *l'opposition*, plus subtile, entre la découverte du corps et celle, contraire, du savoir dont la totalité encyclopédique n'est que discours.

D'autres inversions portent :

- sur le *mode de l'énonciation*, l'homme, adulte et désirant, s'effaçant derrière le collégien innocent qui bredouille sa leçon ;

- ainsi que sur l'énonciateur qui place un *alibi sur son identité*, au profit de mimes et jeux de comédiens, par définition inauthentiques.

Mais surtout, qu'elle soit désadaptée du message réel, bredouillée ou chuchotée, la voix est toujours altérée et restreinte dans son pouvoir de communication.

En résumé, l'expression linguistique subit un ensemble de transformations qui, en fonction du message, portent de façon simultanée :

- sur le contenu de l'énoncé,

- sur le support de l'énonciation (la voix, son niveau, son intonation),
- sur l'identité de l'énonciateur.

Dans l'imminence de l'acte sexuel, la voix bredouillée, le sens allusif, la tournure ludique vont dans le même sens : ils délèguent au destinataire un message à décoder qui ne saurait être directement communiqué.

## **Dans les lacunes du jeu symbolique**

Un phénomène de pudeur est en jeu avec sa traduction psychique et comportementale.

Entre la convenance culturelle qui la délimite, et l'emprise émotive qui la révèle, l'inhibition pudique s'impose **dans le flagrant délit de mise en communication par la vue ou la parole des actes de contiguïté**. Elle contraint alors à une inhibition soit de l'acte physique soit du langage.

La pudeur n'a d'existence que dans la communication entre les personnes ; sur le lieu des actes corporels : l'être linguistique ne peut se montrer sous l'emprise de la contiguïté.

**Mais il n'est pas de pudeur vis à vis de soi-même.** Des pensées grivoises restées secrètes n'engendrent aucune honte... sous réserve de n'être pas devinées.

## **La libre circulation du désir et du plaisir**

Malgré cela la pudeur n'interdit rien et ne met pas directement en jeu les forces répressives ou culpabilisantes. Entendons que, du "péché originel", **la pudeur ne censure ni le plaisir ni le désir**. Les contraintes pudiques du discours et du geste vont de pair avec la libre circulation du désir.

L'inhibition pudique est toujours consciente, distincte du déni et de la dénégation elle ne concerne que l'énonciation et non le message. Elle nous fait connaître d'un acte ce qui peut être dit et montré. La pudeur bien ajustée est l'indice d'une convenable adéquation aux règles normatives.

## **Une inhibition indépendante du contexte**

Une provocation érotique subie, un outrage, suspend identiquement les facultés linguistiques. Autrement dit l'inhibition de la parole par l'acte corporel est autonome, indépendante du contexte, heureux, malheureux ou tragique.

L'inhibition linguistique en conséquence d'un acte corporel est une désactivation de la chaîne signifiante (au sens saussurien du signifiant).

Elle ouvre la porte aux reviviscences libidinales archaïques et rétablit le face à face avec cette "masse informe de libido incestueuse" qui constitue la substance affective de la première enfance celle qui est "oubliée" ou refoulée. Cette déchirure de la chaîne symbolique n'est pas étrangère à la notion de "faute originelle", elle n'est pas étrangère au silence durable et à la culpabilité paradoxale consécutive aux agressions sexuelles.

## V - La différence des sexes

Nous abordons maintenant le problème plus subtil de la différence des sexes.

La vie perpétuée que contient la petite fille en son ventre crée avec la mère un rapport de participation à une même continuité créatrice ininterrompue : inclusion dans un même ensemble plus que similarité. Il est connu (paroles de gendres) que ce lien métonymique mère-fille est parfois bien difficile à dissoudre. En contrepartie la gent féminine, qui contient l'éternité en elle, se trouve en général moins sensible à la mort et moins angoissée devant elle... et moins préoccupée par la constitution d'une image sociale éminente.

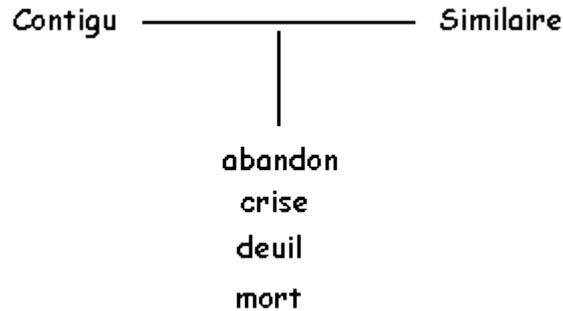
Le garçon n'oppose qu'un **vide stérile** au ventre fécond de la petite fille.

De nos jours, dans les familles on parle de grossesse, d'échographie, de bébé à naître, d'accouchement puis d'allaitement : autant de perceptions concrètes d'un événement majeur. Mais on parle peu d'érection, d'éjaculation. La grossesse valorise le ventre maternel et moins les organes du papa, leurs performances leur réussites (sauf de manière ludique). Le coït fécondant n'est qu'un instant non commenté. Cela reste de l'ordre du secret et du censuré, et du même coup le rôle du garçon.

Certains garçons comparent la descendance des filles, qui est une image de l'infini, et la leur qu'ils constatent égale à zéro. Mais les résidus métonymiques et le langage familial pourraient peser lourd dans les psychoses par défaut de conversion métaphorique. Dans une école pour enfants dysharmoniques l'habitude fut acquise de systématiquement apprendre leur sexe aux jeunes et ce que cela représentait.

Mais ce vide, **parce qu'il est mortifère**, le propulse vers la métaphore paternelle, c'est à dire une problématique d'identification au personnage du père, lequel existe surtout par son image socioculturelle et les représentations de créativité qu'il en donne. Autrement dit, chez le petit garçon dont le destin créatif paraît nié, l'alchimie du deuil et de la mort, éventuellement courtisée ou fantasmée, est le moteur de la transformation plus sûrement que chez la fille.

Nous constatons ici la simple réversibilité des phénomènes déjà décrits :



La mort, en tant que perte, est une condition de substitution de relations métaphorique à des relations métonymiques préexistantes dont elle signe l'effacement ; réversiblement elle devient **la condition de toute création non corporelle, non incarnée, pourvue d'un sens, mais aussi de la création de soi-même en tant que personne.**

Ce sont donc les composants d'une identité sexuelle, sociale, professionnelle qui sont en question, dans la mesure où ces éléments sont prélevés sur les termes supérieurs : les personnages parentaux ou leurs substituts.

Lorsque la rupture avec la contiguïté maternelle est imparfaite, lorsque l'absolu de la mort est plus ou moins nié, la perception des sexes est imparfaite, ce qui est extraordinairement fréquent : des résidu d'identification maternelle en tant que prolongement métonymique, vont générer certaines évolutions dysharmoniques.

**Il ne s'agit pas ici de biologisme mais de la fonction du deuil et de la rupture en tant que coupure ontologique et condition d'accès au procès métaphorique qui fonde le pouvoir de l'esprit.**

### **Crise oedipienne et conflit contigu/similaire.**

Tout n'est pas résolu : le fils a deux contraintes : devenir similaire au père (être père) alors que dans sa position de fils (avoir un père) il fait partie d'un même ensemble et entretient avec lui des liens de proximité-contiguïté. Ici surgit une opposition critique qui constitue le point central des théories analytiques, mais aussi objective idéalement le conflit des ordres antagonistes.

Elle est thématifiée par les notions de d'abandon de deuil, de mort et de meurtre du père. Remarquons que cela et ne va pas sans perturbations linguistiques bien ritualisées dans l'adolescence (argots, verlan, etc.).

## VI - Comment échappe-t-on à la psychose ?

Mais ce devenir fils => père étant inéluctable, nous nous autorisons à poser la question des psychoses sur un mode inversé : **comment, dans le développement des individus, les effets pathogènes de cette crise sont-ils évités ?**

Les solutions culturelles sont connues, indiquées par l'anthropologie et la psychanalyse : la rupture de la proximité, l'altération de la ressemblance.

### 1) éloignement et dissemblance

La nécessité filiale de devenir père, de reproduire, dans son existence, les données constitutives du personnage paternel est conditionnée :

- par la transformation des rapports de contiguïté entretenus antérieurement avec lui, c'est à dire que doit cesser la proximité qui est obstacle à la ressemblance, l'image et la fonction du père ne sont reproduites qu'à distance (mais une mutation au sein du langage ne pourrait-elle pas contribuer à cette transformation des rapports de contiguïté ?) ;

- par le mise en place de différences (ressemblance altérée) telles le renoncement à certaines prérogatives ; cela est traduit par la soumission hiérarchique, les interdits sexuels, l'inégalité des droits, c'est à dire, globalement, par ce que la psychanalyse a reconnu en terme de "castration" qui ampute le fils d'une partie des pouvoirs du père.

### 2) les doubles et le tiers symbolique

Mais "le pouvoir humain véritable réside dans la symbolisation". L. Sébag en reconnaissant à la symbolisation sa place centrale, insiste sur le rôle médiateur des jumeaux. Leur mode de fonctionnement du double gémellaire nous conduira au fonctionnement du symbole.

Ces êtres mythiques ont la capacité de concilier les ordres antagonistes. Leur caractéristique essentielle étant d'être tout à la fois **totalemment contigus et totalemment similaires**.

Ce couple, composé de deux individualités (deux hypostases) tire de ce dédoublement le pouvoir de contourner les crises : il est apte à établir un double lien avec les êtres avec qui il est en relation, à la fois par similarité et par contiguïté, étant permutable et les deux personnages valant l'un pour l'autre. Le dédoublement gémellaire paraît être un processus beaucoup plus général qu'il ne paraît, qu'il s'agisse de groupes d'égaux, de miroir, de symbole ou de personnage mythique, de dits ou d'écrits culturels, mais aussi de familles alternes réelles ou fantasmatiques si

fréquentes chez les enfants ou adolescents.

Le processus consiste toujours dans la mise en place d'un dédoublement du modèle de référence selon les schémas déjà vus où nous constatons (figure 1) :

- en situation duelle, l'absence de tiers et les conditions de la crise,
- sur un modèle ternaire (ou trinitaire) les conditions de son évitement.

Le tiers réel ou symbolique évite que les liens de contiguïté et de similarité ne confluent vers le même personnage, ce personnage et son double étant cependant identiques sous un certain aspect.

Les jumeaux (souvent père et oncle) ont la capacité de permettre une transformation des relations sans créer de conditions restrictives, comme la castration ou l'obligation de distance, qui contiennent toujours une problématique pénalisante.

À grands traits et pour conclure sur le symbole, nous dirons que :

- 1) **celui-ci fonctionne comme une personne tierce comparable au modèle gémellaire** (à comparer à l'oncle des sociétés avunculaires, au "père" de la paroisse, au maître d'école, à l'éducateur ou à la nourrice de chez nous) ;
- 2) **il peut être parole sociale** ; garant de l'orthodoxie culturelle, ce qui exclut tout discours d'autorité du terme supérieur, nécessairement irrecevable ;
- 3) au plan du langage, le symbole paraît, selon Le Guern, construit à partir d'une certaine **permutabilité des fonctions signifiant/signifié**. Il permet l'établissement d'un rapport de similarité entre signifiés et dans le champ extralinguistique.

Dans l'exemple père, le symbole constitue le dédoublement nécessaire (père symbolique.) du signifiant fondamental. La spécificité du symbole paraît tenir au double lien de contiguïté et de ressemblance qu'il conserve avec la chose représentée...

**Un symbole est ce qui représente autre chose en vertu d'une correspondance analogique, mais garde un lien de contiguïté avec la chose représentée.**

### **3) En l'absence de symbole**

En l'absence de symbole (ou d'éléments substitutifs) la confusion des ordres ne saurait être évitée si, par ailleurs ne s'observe ni éloignement, ni différence.

Dans l'exemple du signifiant père, au risque de crise, de subversion, d'échec, de mort, de régression, le défaut de médiation symbolique, de distance, de castration,

créera des conditions dissuasives vis à vis du modèle paternel. Le conflit de similarité suscitera une effervescence paranoïaque sauf que le fils, tel un schizo, freine des quatre fers devant le statut adulte.

**Le Guern** et **Lacan** supposent l'engendrement des figures symboliques par interaction et interpolations signifiant/signifié. Pour **Le Guern** *il y a symbole quand le Sé normal du mot employé fonctionne comme St d'un nouveau Sé qui est l'objet symbolisé.*

Il semble que ces opérations autour de la barre saussurienne sont des figures médiatrices ou créatrices de sens nouveaux. **Les substitutions qui les produisent apparaissent comme des actions croisées entre unités mentales compatibles mais distinctes qui ne sont pas sans rapports de ressemblance partielle et/ou de voisinage avec l'élément primordial.**

Nous pouvons suggérer que si cette unité distincte et adéquate s'avère inexistante ou inaccessible, la substitution fonctionnera néanmoins, mais sera une substitution d'un genre particulier : **la substitution du signifiant à son propre signifié.** Dès l'instant où toute transformation d'un élément se répercute sur le groupe tout entier nous assistons à un phénomène d'inversion, propagé jusqu'à la plus petite unité linguistique : le signe saussurien, ce qui pourrait ouvrir une hypothèse sur les [phénomènes hallucinatoires](#).

#### **En conclusion :**

- si cette interpolation peut s'effectuer, par l'entremise d'unités mentales en rapport de voisinage ou de ressemblance partielle, la crise ne se produira pas : nous sommes en présence de cette régulation que nous appelons symbolique ;
- Si cette interpolation ne peut s'effectuer que sur elle-même, elle engendrera les conditions de la psychose.

## VII - La conviction dissidente

(Résumé d'un article paru dans le N° 206 (Juin 2004) de la revue Synapse, sous le titre : Le comportement psychique du délirant ou La conviction dissidente).

Dans un échange de paroles, chacun puise ses arguments dans un lot de "représentations préfabriquées", convenues et convenables. Ces "objets mentaux" apparaissent dans le discours et sont nécessairement communs aux interlocuteurs en présence. Sans cela, aucune conversation ne serait possible entre les personnes.

Le fait de penser dans un choix de possibilités déjà élaborées préexiste à l'acte de parole. La parole du sujet parlant est alors reconnue par son interlocuteur qui en est le destinataire. En retour, ne sont reconnues pour valides que les pensées qui désignent des objets, des idées ou des sentiments, ayant cours dans la culture considérée.

### Un discours intelligent

D'une façon générale, des énoncés tels que *il y a des feuilles mortes dans la cour*, ou *ils l'ont emmené chez Ponce Pilate* ne suffisent pas, d'eux-mêmes, à affirmer la vérité d'un événement. Il est nécessaire que l'opinion commune (le collectif communautaire) garantisse "la vraisemblance des propositions énoncées".

Dans le premier cas, les interlocuteurs sont supposés connaître les conséquences de l'automne et l'existence de la cour, dans le deuxième cas ils sont supposés connaître les Evangiles.

Si la connaissance collective est en défaut, le sens laisse place à une rupture qui fonde soit l'erreur, soit la psychose. À partir de là, le diagnostic de vérité ou de délire sera établi sur l'examen de la vraisemblance des propos.

### ...mais non intelligible

En fait ce diagnostic repose sur une certaine attitude psychique de la personne qui avance ces propos, plus que sur une idée particulière, si invraisemblable soit-elle. Car une idée, une conviction hors du commun, ne suffisent pas à faire la folie et cela n'a pas manqué d'interpeller les auteurs. Freud devant la concordance entre sa théorie et le délire du Président Schreber, pose la question de la validité de ses conceptions, laissant à l'avenir de décider *si la théorie contient plus de folie..., ou la folie plus de vérité.*

*Ils ont amené mon Fils chez Ponce Pilate*, nous confie un patient, qui ajoute *Je crains que ça n'annonce rien de bon.* Tel autre se sent épié, surveillé pour des motifs politiques *J'ai repris la route ., de nouveau on m'a suivi... et le soir au bas de l'immeuble, il y avait des personnes...* Ces malades utilisent des notions du

domaine commun. Ils ne parlent pas une langue étrangère, mais chaque exemple témoigne d'une rupture entre l'énoncé et les connaissances partagées auxquelles il prétend référer.

Dans le premier cas, s'il n'y a pas blasphème, il y a délire. Dans le deuxième cas, le patient lui-même admettait l'événement comme non crédible, et propre à le faire passer pour fou.

Cette rupture n'est pas un acte volontaire de la part du patient sans quoi il ne serait pas un malade, mais un plaisantin, un mystificateur ou parfois un poète.

### **...où la folie se sert fort bien de la raison**

On ne peut ici que vérifier l'invraisemblance d'un discours dont la construction, le lexique et la syntaxe sont corrects et où les idées sont agencées dans une construction ordonnée.

Une seule certitude, avec le psychotique l'acte de parole aboutit au contraire de sa finalité première : l'incompréhension. Comment admettre que ce patient était Dieu le Père, sauf à basculer avec lui dans la folie ? Comment admettre que ce pacifique artisan trafiquait avec des truands de haut vol ?

Chacun peut se tromper, mais le fait caractéristique du délire réside avec évidence non pas dans l'idée en elle-même, mais dans l'irréductibilité de l'écart avec la réalité. Autrement dit, elle réside plus dans l'opiniâtreté du patient à sauvegarder cet écart que dans l'erreur elle-même. Etant évident que cette divergence obstinément maintenue ne peut conduire qu'à plus d'invraisemblance.

Le délire apparaît donc comme un discours intelligent dans lequel les idées exprimées et les convictions sont finalement contingentes. Mais elles sont nullement aléatoires puisque orientées dans le sens précis d'une dissidence permanente de la pensée. Ainsi ce discours intelligent n'est-il pas intelligible.

### **Une psychoplasticité absolue**

Autre paradoxe et non des moindres : le délire réputé rigide et inflexible est en réalité remarquablement malléable. Notre affirmation est contraire aux apparences et à la représentation que l'on se donne habituellement de cette pathologie. Ce qui est fermement irréductible, c'est l'exigence d'un discours déviant et non le contenu de ce discours. Cette véritable nature est masquée par l'inefficacité du raisonnement qui voudrait réduire la dissidence de l'idée exprimée et convaincre le patient de son erreur.

Que le raisonnement s'y emploie, et la ferme résistance ne fait que s'accroître. Mais, à l'inverse, la convention du sens ne se rejoint pas davantage lorsque, volontairement ou non, quelqu'un s'avise d'abonder dans le sens du patient, de

soutenir ou de partager ses idées. C'est à l'inflation délirante que l'on assiste alors, immédiate et sans fin. Le délire fait preuve d'une permanente plasticité, nécessaire au patient pour sauvegarder l'écart entre sa pensée et la pensée des autres. Là est mise en évidence la problématique essentielle de la folie. Cela explique du même coup que, quel que soit le thème de son délire, quelle que soit la manière de l'aborder, le patient ne rejoint jamais la convention du sens ni par la contradiction, ni par la compréhension.

En ce sens, les idées produites sont sensibles au discours d'autrui et à l'événement. Elles sont si bien soumises à cette influence que ce fait domine toute la relation thérapeutique. Les familles posent cette question : *Que faut-il faire ? doit-on aller dans le sens de ce qu'il dit ou devons-nous soutenir que ce n'est pas vrai ?* On sait la réponse : *il ne faut pas aller dans le sens de ses idées !* Une autre attitude exposerait le patient à une boursoufflure du délire qui dépasserait, et non sans danger, les limites du dérapage déjà constaté. Il n'est pas toujours perçu que le patient offre des motifs de surenchère venant le garantir contre le risque d'une conviction partagée ou d'une adéquation, même fortuite (et non sans danger) de son délire à la réalité objective.

### **...mais une attitude psychique inébranlable**

Plus qu'une idée particulière, le sujet défend la non concordance des idées ; face à ce risque, il placera la barre toujours plus haut, toujours dans le sens de la dissemblance :

- en méconnaissant systématiquement ce qui pourrait se mettre en accord avec son thème délirant (comme dans la jalousie délirante) ;
- en esquivant toute vérification et en repoussant sans limites la surenchère dans l'in vraisemblable : tel hospitalisé avait vu ses yeux lui échapper pour se loger sous les chaussures de son voisin ; il refuse de contrôler, en cet endroit, la présence ou l'absence de ces yeux ;
- en ne tolérant aucune interruption dans la dissidence des idées, tel ce patient qui, après avoir convaincu les tribunaux de sa bonne santé mentale, et obtenu sa libération, prend soin de préciser, en quittant le prétoire, que le gouvernement de l'Uruguay persistait malgré tout à modifier l'heure de son bracelet-montre : il venait de le vérifier dans l'instant.

On mesure peu à quel point le maintien d'une telle attitude mentale est un enjeu vital pour le malade. Toute concordance avec la pensée commune contient un danger : Madame L., internée depuis treize ans, demandait sa sortie avec insistance. Mais elle prétendait invariablement devoir se rendre dans un appartement que le Pape lui avait légué. L'appartement désigné existait et avait des occupants étrangers à l'affaire. Elle disposait de son côté de son logement familial à peu de distance de

là. Jamais elle n'utilisa l'opportunité d'indiquer le juste domicile en revendiquant sa sortie. L'intérêt de l'observation réside dans les événements qui survinrent lorsqu'il lui fut proposé de la conduire à l'adresse indiquée par son délire afin qu'elle vérifie l'impossibilité de ses projets. Le génie de la psychose ne permit pas cette confrontation. Après plusieurs faux départs, qui ne devaient rien au hasard, une nouvelle sortie fut soigneusement préparée, mais ce fut pour trouver au matin Madame L. dans une profonde confusion mentale. Cet état s'aggrava pendant quelques semaines au point de mettre ses jours en péril.

Enigmatique fut la réponse d'une patiente atteinte d'un syndrome de Cotard. S'estimant dépourvue de corps réel, transformée en un esprit immortel, libéré de l'espace et non soumise au temps, elle affirmait son pouvoir de traverser les murailles. En fin d'entretien on négligea d'ouvrir la porte du lieu de consultation comme elle le demanda et elle fut invitée à sortir comme elle prétendait être entrée quelques minutes avant : en traversant le mur. Calmement, et d'une voix posée qu'on ne lui connaissait pas, elle dit alors au médecin : *Vous moquez-vous de moi, Docteur ?* On s'empressa d'ouvrir la porte. Mais on ne sut jamais où se situèrent dans cet instant les limites de ses convictions. Qui se moquait de qui ? On eut l'impression qu'il y eut l'espace d'un instant un "trou" dans son délire, un bref repli lucide. La patiente a peut-être paré à l'imprudence médicale et évité le pire par une inversion des rôles où elle se faisait aimablement mais fermement critique de la parole du médecin.

### **La contrainte de la fausseté**

Fondée sur le refus de toute similarité avec la pensée commune, la relation délirante consiste en l'aménagement d'une vérité nécessairement altérée, et la confirmation continuellement vérifiée de l'altération du sens.

Il est alors clair que ni l'interlocuteur du psychotique, ni le psychotique lui-même n'ont le choix de leurs énoncés. Prendre à témoin la normalité, angoisse le patient plus que reconnaître la folie dans ses idées. Ainsi ouvre-t-on la voie à une relation efficace et à l'acceptation d'un traitement.

Mais la folie c'est aussi l'exclusion, une forme de mort sociale et plus encore une régression vers un autre statut du langage en connexion permanente avec la mort.

En dépit de compromis séduisants ou redoutables et de la symbolique, parfois transparente, qu'elle fait émerger comme ultime lien au discours communautaire, l'idée fausse ne saurait être reconnue comme l'élément causal du processus délirant. Ce phénomène trouve son origine dans la confrontation à l'Autre (sans que soit méconnue la place de l'interlocuteur intérieur). L'évitement de la convention du sens se présente comme le processus contraignant majeur, actif, permanent, qui exprime la psychose.

On déduit de cette hypothèse que le délire ne saurait trouver sa cause dans une production idéique aberrante soupçonnée d'inverser le bon sens. C'est au contraire l'exclusion irréductible de toute possibilité de similarité des prédicats qui paraît contraindre à la construction dirimante, le délire apparaissant comme un effet second et non une cause déterminante.

Cette exclusion du similaire rejoint le refus de la métaphore qui surgit au coeur de la question des psychoses avec le déni de la castration. Refus de la métaphore paternelle dans notre système oedipien qui interdit entre père et fils la confrontation mortifère des semblables. Les caractères communs entre les êtres sont irrecevables sur un même ensemble pertinent sauf que la castration vienne altérer la ressemblance et éviter ainsi une relation du même au même.

En témoignent les originalités et les déviations, parfois sacrificielles, que le patient sait aussi introduire dans ses choix, son comportement, son habitus, son vêtement, sa stratégie de vie, sa marginalisation, car le délire ne s'exprime pas qu'en paroles. Mais que manque-t-il au psychotique qui puisse expliquer cet écart permanent avec les règles normatives ? Est-ce une symbolique parentale substitutive efficace ? Ou un symbole de la différence, non sans rapports avec la castration ? Car si l'altération de la ressemblance est salvatrice, le déni de la dissemblance est meurtrier et générateur de crise.

Dans cette perspective, il est facile de concevoir qu'un risque fatal est lié à "l'image", toujours menaçantes ; ce risque débouche sur l'exigence non épuisable d'une altérité poussée à l'extrême. Ce processus n'a-t-il pas condamné D.-P. Schreber à se percevoir comme "un homme unique en son genre", indice évident d'une ressemblance impossible avec quiconque ? Sauf que, comparable à Dieu, il provoquait la jalousie divine.

### **De la folie pour conclusion**

Quelle réponse face au balayeur de feuilles mortes, à l'artisan de montagne et à tant d'autres ? Une indication paraît donnée par le choix de vie du premier : l'asile, et la détermination du second à consulter un psychiatre. Dans l'un et l'autre cas il s'est avéré vain de prendre à témoin la normalité, la raison ou le bon sens. Par contre, pour l'un et pour l'autre le fait psychiatrique, autrement dit la folie, se sont avérés infiniment moins angoissants que la vérité. Ce qu'un dernier exemple vérifie, de façon caricaturale :

La patiente était une ancienne institutrice conduite par sa fille. Elle s'estimait victime des agissements de la belle-mère de son fils qui lui envoyait des maléfices incessants, jusque dans son intimité. Elle demandait au psychiatre de témoigner de ces faits et de faire soigner rapidement et énergiquement sa persécutrice. Sa position était inébranlable. Il nous fut impossible d'obtenir la moindre ouverture. Il restait à prendre acte de l'échec. Mais alors que la patiente venait de quitter le

cabinet de consultation, nous l'avons interpellée pour changer de registre et lui dire : *Madame j'ai l'impression que tout ce que m'avez raconté, ce sont des idées folles. Il y a de la folie là-dedans et ce n'est pas la belle-mère de votre fils, c'est vous.* Elle revint s'asseoir d'elle-même, demanda une ordonnance, se fit préciser la manière de s'administrer les médicaments ainsi que la date de la prochaine consultation.

Prendre à témoin la réalité, angoisse le patient infiniment plus qu'affirmer la folie dans ses pensées. Puissance du symbole dont on sait la portée mythique, **la folie explicitement énoncée offre au sujet la garantie protectrice d'une inadéquation permanente de ses idées.** Au prix d'une disqualification sociale elle valide l'acceptation communautaire d'une pensée dirimante. "Labellisation", prix à payer pour l'établissement d'une relation thérapeutique, mais toujours sur le mode singulier du **désaccord entendu** entre les protagonistes.

## VIII - LE DISCOURS SCIENTIFIQUE OU L'IMPUDEUR MEDICALE

Dans nos disciplines praticiens et soignants peuvent être appelés à une grande proximité physique avec les personnes, avec leurs corps, avec leurs êtres souffrants ou désirants. Dans un contexte de soins des situations d'une grande impudeur objective, s'observent communément sans pour autant être perçues comme telles. Aucune emprise pudique ne saurait émerger qui affecterait soit le langage, soit le geste.

L'explication paraît trouver son explication dans le pouvoir séparateur du langage dès l'instant où la formation des soignants se fait sous le signe du savoir scientifique, c'est à dire théorique. Car la théorie est un savoir qui n'est pas une vérité, elle n'est pas le réel : elle est un discours sur le réel. Ainsi si les plus consciencieux des médecins d'autrefois ne savaient rien sur les maladies, ils savaient tout sur la médecine de leur époque et cette science autorisait leurs gestes.

### Les concepts construits

Il n'y a de science que dans l'abstraction et celle-ci n'est que langage. Or la parole peut tenir lieu d'écran et, dans cette réversibilité, le même antagonisme, par lequel la pulsion inhibe le langage, permet au langage d'inhiber la pulsion. Afin d'approfondir cette question il convient de distinguer, au niveau du langage : 1/ la faculté nominative et 2/ la faculté créatrice, qui est un effet de la métaphore.

1° - observons que lorsque, au lieu des premiers pleurs qui sont des cris, le bébé réclame son biberon en demandant "lolo", il utilise un acte imitatif au bénéfice d'une chose bien réelle pour lui. "Lolo !" n'ajoute rien au réel mais applique l'aptitude nominative à une réalité détachée de la contiguïté empirique. C'est un mot différenciateur. Il n'a rien créé qui n'existe déjà dans le monde réel.

2° - L'autre procédure, créatrice, est dérivée de notre faculté de comparer les éléments du réel (la comparativité). La fonction consiste à percevoir un rapport de ressemblance entre deux perceptions (abstraction de caractères communs). L'idée ainsi produite ne renvoie ni à l'un, ni à l'autre terme de la comparaison.

Le froid et le chaud n'ont pas besoin d'être nommés pour que nous les ressentions. Examinons le mot "température" ; il renvoie aussi bien à l'un et à l'autre. Il ne désigne ni le froid, ni le chaud et constitue une idée abstraite. De même le mot passion n'est ni l'amour ni la haine mais il permet de discourir sur l'un et sur l'autre (si opposés soient-ils) à partir de leurs caractères communs.

La formation des entités abstraites suppose la capacité de perception d'un rapport d'analogie (comparativité), plus la capacité de rétention (mémorisation), plus les capacités de formulation et d'énonciation, qui permettent la mise en circulation de l'idée, sa mise en communication sociale, son adjonction au trésor linguistique

commun.

En conclusion, dans les fonctions du langage on observe donc :

- soit la simple application de la fonction nominative à une réalité préexistante ;
- soit la création d'un concept construit qui ne renvoie à aucun référent existant dans le réel. Cette catégorie abstraite ne renvoie directement à aucune réalité accessible dans le monde des qualités sensibles.

### **Eliminer le sensible**

Cette particularité est une réponse au problème de l'impudeur médicale ou celle qui est étalée "dans certains écrits ou photographies scientifiques"... Nous sommes là dans le domaine de la science qui en *éliminant le sensible non conceptualisable scientifiquement ... ne peut porter atteinte à la pudeur* (Catherine Labrusse-Riou). Cette observation pointe le rôle de la conceptualisation abstraite dont on entrevoit qu'elle interrompt la connexion avec le sensible.

### **D'étonnantes productions scientifico-verbeuses**

Par sa formation, le praticien se voit doté d'un foisonnement de concepts dont les redondances alimentent la satire et nourrissent de belles pages littéraires. Au risque de faire sourire, le discours médical s'en est toujours paré et, faut-il le dire aussi, de congrès en colloques, de symposiums en forums, persiste allègrement dans le redoublement d'étonnantes productions scientifico-verbeuses. Qu'importe, cela a assurément pour effet, et pour fonction, de forger des **boucliers psychiques** nécessaires à la pratique.

Ainsi, chaque parcelle de l'univers corporel est-elle érigée au statut scientifique en lequel la souffrance ou le désir prennent rang d'indices classifiables.

Ce que nous venons d'exposer montre assez que les mots ne sont pas de trop. Ils assurent cette fonction nécessaire d'insérer le langage dans une chaîne signifiante dont le système de référence est entièrement de l'ordre de l'abstrait.

Ainsi se construit un discours constitué "d'objets mentaux en divorce avec le réel", détaché du monde des qualités sensibles, suffisamment assuré de ne pas véhiculer le désir et qui vient justement *interdire à l'imaginaire d'être surpris par le réel* (Le Hénaff). Nous ajouterons : *à défaut de garantir la vérité du savoir*. Mais qui verra ici autre chose qu'une condition de l'avancée des sciences ?

Si la pudeur a quelque rapport avec un conflit du corps et de la parole, le langage a un pouvoir séparateur, un pouvoir de rupture des rapports de contiguïté. Le langage, mais aussi la Connaissance qui lui est liée, consubstantielle, et qu'il véhicule.

## Références

**Jakobson.** Essai de linguistique générale (I) éd. de Minuit. Paris. 1971.

**Jakobson.** Langage enfantin et aphasies, Flammarion édit. Paris 1980.

**Le Guern Michel.** Sémantique de la métaphore et de la métonymie. LAROUSSE Ed. PARIS 1973  
Collection "Langue et langage".

**Sébag Lucien.** L'invention du monde chez les Indiens Pueblo. MASPERO Edit. PARIS 1971.

**Morier Henri.** Dictionnaire de poétique et de rhétorique. PUF 1977. Art métonymie.

LA PUDEUR, La réserve et le trouble, Ouvrage collectif dirigé par Claude Habib, Editions Autrement, Série Morales n° 9. **Catherine Labrusse-Riou**, La pudeur à l'ombre du droit.

**Morenon J.** Histoire naturelle de la pudeur, Revue SYNAPSE, septembre 1996 et Autres réflexions sur la pudeur, Revue SYNAPSE, septembre 1997.

**Guy de Maupassant.** Bel-ami.

Revue Obliques. Sade N° 12/13. Article de **Marcel Henaff**. Tout dire ou l'encyclopédie de l'excès.

[\*Retour à l'Index\*](#)

*Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)*

Emplacement du Fichier :

<http://jean.morenon.fr/PDF/fmc.pdf>

